

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

074
A 694

L'ARGUS, JOURNAL ELECTORIQUE.

OMNIA EXSEQUI DECET.

Vol. I.]

TROIS-RIVIERES, MERCREDI, LE 25 OCTOBRE, 1826.

[N° 9.]

IMPRIME' ET PUBLIE'
PAR
LUDGER DUVERNAY,
Rue Royale.

CONDITIONS DE CE PAPIER.

Le Prix de la Souscription est de CINQ
Chelms, pour Trois Mois de publication,
outre les frais de Poste, payables, à de-
mande, dans le cours des trois mois.

On donnera place, dans ce Journal, aux
Avertissements, dans l'une et l'autre
langue, à des prix très-raisonnables.

On peut s'abonner chez—

- | | |
|---------------------------------|---------------------|
| Messrs. Neilson & Cowen, | } ...d..... Quebec, |
| Et chez Mr. F. Lemaitre; | |
| Mr. T. A. Kimber, N. P. | } Montreal, |
| Et Mr. James Lane, | |
| Mr. Louis Gonzague Nolin,.... | L'Assomption, |
| Mr. H. Olivier,..... | Berthier, |
| Mr. T. L. Chalou,..... | Riviere du Loup, |
| Mr. Jean Chaurette,..... | Yamachiche, |
| Mr. Louis Marcoux,..... | Yamaska, |
| Mr. Guillaume Smith,..... | La Baie, |
| Mr. Thomas Fortier, M. D.,..... | Gentilly, |
| Mr. Pierre A. Dorion,..... | Sts. Anne |

Poésie Electrique.

CONVERSATION MELO-DRAMATIQUE,
ENTRE
UN PERE et son FILS,
LE JOUR DE L'ELECTION.

LE PERE.

AIR : *A la claire fontaine.*

Quoi qu'aujourd'hui soit fête
Vous parlez comme un fou,
 Craignez donc la tempête
 Qui viendra tout à coup !
 Rien, rien, mon fils n'est plus bête,
 Que de ressembler à vous.

LE FILS.

Cher père la mémoire,
 Ici vous manque un peu ;
 Tantôt étant à boire,
 Vos idées étaient mieux ;
 Donc, donc, faudrait il vous croire,
 Cela sonne bien trop creux.

LE PERE.

AIR : *A St. Malo beau port de mer.*

Quoi serait-ce bien vous mon fils (bis)
 Qui parlez avec tant d'esprit ?
 Ah ! ah ! ah ! — ah ! ah ! ah ! nouveauté nouveauté,
 Quoi est-ce bien vous que j'ai engendré ?

LE FILS.

Mon père vous me surprenez (bis)
 Suis-je encor donc plus raffiné ?
 C'est le vin, c'est le vin, c'est le vin vous voyez !
 C'est le vin, c'est le vin qui me fait parler.

* Le Lecteur excusera bien les petites
platitudes émises dans ces couplets, vu l'état
équivoque des interlocuteurs.

LE PERE,

AIR : *Dans les prisons de Nantes.*

Personne ne peut dire (bis)
 Que je m'en suis mêlé,
 Guai faluron, falurette,
 Que je m'en suis mêlé,
 Guai faluron faluré,

Ce n'est que pour bien rire (bis)
 Que je fus au diner,
 Guai &c.

LE FILS,

J'aime qu'on me respecte (bis)
 Je suis considéré,
 Guai &c.

Voyez comme je marche (bis)
 J'en suis tout enchanté,
 Guai &c.

AIR : *Sommes nous au milicu du bois.*

Sur moi quand je suis à cheval
 Tous les yeux se détournent :
 On regarde un bel animal
 Qui n'est pas monté des plus mal.
 Les cavaliers du petit bois
 Les cavaliers s'en gournent.

Je sais cracher des mots latins
 Avec les Demoiselles,
 Si ce n'en est pas des plus fins,
 Du moins on ne les comprend point.
 A mon gré sortent quand je veux
 A mon gré vont les pelles.

LE PERE, [fâché.]

AIR : *Derrière chez ma tante.*

Mon fils, je vous répète
 Vole, mon cœur vole,
 Mon fils je vous répète,
 Que vous n'êtes qu'un fou,
 Que vous n'êtes qu'un fou tout doux
 Que vous n'êtes qu'un fou.

Sur votre propre compte
 Vols mon cœur vole,
 Sur votre propre compte,
 Vous vous blouzez toujours,
 Vous vous blouzez, &c.

Vous vous vantez sans cesse,
 Vole mon cœur vole,
 Vous vous vantez sans cesse,
 Vous n'avez pas le sou.
 Vous n'avez pas, &c.

En allant sur mes terres,
 Vole mon cœur vole,
 En allant sur mes terres
 Peut être en-aurez vous.
 Peut-être, &c.

LE FILS, [larmoyant.]

AIR : *Au sang qu'un Dieu va répandre.*

Hélas, serait il possible
 Que vous auriez raison ;
 Ah ! que je suis très-sensible
 A cette bonne leçon.
 Mais à votre Seigneurie
 Je ne ferai jamais bien,
 Car comment gagner sa vie,
 Quand on est un bon à rien.

Un compagnon fort aimable,
 Me retient à la maison ;
 En finesse il m'est semblable
 C'est une protection.
 Chez nous quoiqu'il est à faire,
 Depuis nombre d'ans passés,
 Nous ne faisons qu'une paire
 De jolis singes bottés.

LA MINERVE.

PROPECTUS.

UN des plus célèbres écrivains du dernier
siècle, a prétendu que les sciences et les arts
n'étoient pas favorables à la cause des mœurs,
et que l'éducation étoit inutile et même dan-
gereuse aux peuples. Si ce paradoxe étoit vrai,
si une société humaine privée du flambeau des
sciences, pouvoit être plus parfaite que celles
qui marcheroient à leur lumière, ce ne seroit
que chez un peuple encore demi-barbare, qu'un
sage législateur auroit prémuni contre une vaine
curiosité, en lui créant des habitudes simples,
et lui inspirant de l'aversion pour le luxe, et
du goût pour les paisibles travaux de l'agri-
culture. Mais lorsque le luxe et la corruption
se sont perpétués à travers les siècles, lorsque
la plupart des gouvernements accoutumés à
se faire obéir sans contrôle, mettent à profit les
vices et les préjugés pour conserver une pré-
pondérance que le génie des temps veut leur
arracher, ce n'est qu'au moyen des sciences
et des arts que l'individu peut reconquérir ses
droits sur les masses qu'arme encore contre lui,
la force des habitudes.

Ce n'est pas qu'il soit donné à un grand
nombre de personnes de se livrer aux sciences
contemplatives et aux recherches abstraites.
L'agriculture demande trop de bras, les arts
trop d'adeptes. Ce ne sont pas des considéra-
tions philosophiques qu'il importe de répandre
parmi le peuple, mais des connoissances prati-
ques à la portée de tout le monde. Philoso-
phes ! Voulez-vous bien mériter de l'humani-
té ? Cessez de parler aux peuples de leurs
droits sans leur apprendre leurs devoirs. N'es-
sayez pas d'élever jusqu'à vos hautes concep-
tions l'intelligence du simple artisan ou du
paisible laboureur. Apprenez leur plutôt à
aimer leurs semblables, à honorer la vieillesse,
à obéir à leurs parents, à respecter la religion
et la morale. Adoucissez la misère du pauvre,
en répandant dans son cœur le baume de la
consolation ; élaguez la route épineuse des arts,
rendez en le sanctuaire plus accessible ; ensei-
gnez au cultivateur à retourner plus facilement
la glèbe que ses sueurs arrosent ; faites con-
noître et chérir à tous leurs libertés, leurs lois,
leur gouvernement. Si les peuples vous écou-
tent, ils seront assez justes, assez libres, et
aimeront assez la patrie.

Si jamais on a eu lieu de s'applaudir du pro-
grès des connoissances, et de l'accroissement
des lumières, c'est sans doute dans notre siècle,
qui par la régénération presque totale des ins-
titutions politiques du monde et la naissance
de tant de nouveaux états, fait une époque à
jamais mémorable dans l'histoire des âges. Quel
tableau pour les siècles futurs que la Grèce
se relevant de ses ruines, la monarchie absolue
mitigée en Europe par le gouvernement repré-
sentatif, et l'Amérique couverte de nouveaux
états, et habitée par des peuples libres depuis
l'embouchure de la Plata jusqu'aux glaces du
Nord !

Heureux de vivre sous la protection d'un
empire d'où sont sortis les germes de tant de
liberté, c'est dans ces circonstances que nous
entreprenons un Journal.

Les Canadiens imitant l'antique loyauté de
leurs pères, et vivant dans une paisible enfance,
n'ont eu guères besoin d'éducation, ou plutôt
n'en ont pu faire usage, tant que des obstacles
physiques isolant toutes les parties de la pro-

vince, en faisoient autant de petites sociétés étrangères les unes aux autres. Dès que leurs relations intérieures se sont agrandies, ils ont acquis des traits plus uniformes, un caractère plus frappant, et leurs facultés générales se sont développées davantage. C'est alors seulement qu'ils ont compris ce que c'étoit que la chose publique, et senti qu'il appartenait à l'éducation de lier toutes ces parties et de les intéresser à la cause commune. Aussi a-t-on vu depuis quelques années s'élever un grand nombre d'établissements destinés à l'instruction de la jeunesse; mais comme on ne connoit bien la nécessité des connaissances qu'à mesure qu'elles se répandent, il reste à ce sujet beaucoup à désirer. Puisse notre journal contribuer à remplir les vœux de nos compatriotes.

Nous aurons pour la Religion le respect que lui assure son caractère divin et les sublimes vérités qu'elle enseigne aux hommes.

Nous suivrons avec attention la politique du pays. Ardents à soutenir les intérêts des Canadiens, nous leur enseignerons à résister à toute usurpation de leurs droits, en même temps que nous tâcherons de leur faire apprécier et chérir les bienfaits et le gouvernement de la mère-patrie. Nous donnerons les débats de la Chambre d'Assemblée avec un précis des lois qui y seront proposées. Le peuple a un intérêt majeur à connoître la conduite de ses représentants pour motiver son choix et faire respecter l'opinion publique à ceux qu'il charge de la défendre.

L'histoire de notre pays sera aussi un des objets principaux de nos recherches. Nous prions ceux qui connoissent d'anciennes traditions canadiennes, de vouloir bien nous les communiquer, afin de les soumettre à la critique avant que les monuments qui peuvent servir à leur examen disparaissent entièrement. Tout écrit qui aura rapport à l'histoire naturelle du pays, ou à l'état de l'industrie et des arts parmi nous, sera reçu avec une vive reconnaissance. Nous insérerons aussi toutes les communications qui entreront dans le plan de ce journal, lorsqu'elles seront de nature à y être admises, et qu'elles seront signées de l'auteur lorsque les circonstances l'exigeront.

Enfin *La Minerve* s'occupera de l'Agriculture, de la Littérature, de la Politique étrangère; elle contiendra aussi les nouvelles récentes, les ventes par décret, et en général on n'y oubliera rien de ce qui peut intéresser ou plaire.

Nous recommandons notre entreprise aux amis de leur pays c'est de leur zèle que nous attendons notre succès.

Montréal, Octobre, 1826.

La Minerve se publiera deux fois par semaine, savoir le Lundi et le Jeudi. Le premier numéro sortira au plus tard le 16 de Novembre prochain. L'abonnement est de quatre piastres par année, le port non compris, payable en deux termes.

Les abonnés qui ne résident pas dans les villes sont priés d'indiquer par quelle voie ils désirent que notre papier leur soit transmis.

On souscrit à Montréal, chez Messieurs E. R. FABRE & Co. ou en s'adressant par lettre (le port payé) à Mr. John Jones, Imprimeur, No. 5, Rue St. Jean Baptiste.

L'ARGUS.

TROIS-RIVIERES:
MERCREDI, LE 25 OCTOBRE, 1826.

Nous aurions été flattés de nous abstenir dorénavant, de toucher le sujet sur lequel nous ne nous sommes déjà que trop étendus. La résolution que nous avons prise de nous taire, était d'autant plus mûrie, que le silence de nos adversaires nous convainquait qu'il devenait ennuyant d'accumuler les preuves, lorsque les faits en contestation tels que rapportés, n'é prouvaient aucune contradiction de la part de ceux qui avaient le plus grand intérêt possible à les nier. Mais quelque répugnance que nous ayons à revenir encore à la charge, l'espérance

que ce sera pour la dernière fois, jointe à la nécessité que nous sentons de répondre à l'écrivain que nos lecteurs auront dans l'instant sous les yeux, nous paraissent suffisantes pour capter l'indulgence de nos abonnés.

Il était naturel de penser qu'après avoir observé avec autant de patience, un si long silence, nos adversaires n'accoucheraient pas d'un fruit aussi singulier! Mais il leur faut dire avec Boileau,

La Moutagne en travail enfante une souris.

Après avoir souffert que l'on traitât comme il a fallu le faire, le sujet en question, il est extraordinaire que l'on vienne aussi tard s'adresser à nous! Dimanche dernier nous avons reçu au bureau de Poste de cette ville, l'écrit qui suit:—

Au Rédacteur de l'Argus.

Puisque vous faites profession de libéralité et d'une candeur honorable, il devient un devoir de votre part envers le public, que vous appelez chaque semaine à juger entre vous et ceux que vous cherchez à avilir, de constater pour son information, qu'à la clôture de l'élection récente, vous, Monsieur le Rédacteur, et les chefs de votre parti, avez présenté la main en signe de paix à Monsieur Ogden et au chef du sien; et que ces mots mémorables sont échappés de la bouche de votre ami, le candidat fustre—savoir:—“Je suis convaincu que le choix des Electeurs, est tombé sur un homme plus capable, et qui mérite plus leur confiance que moi.”—Après avoir accompli cet acte de justice envers un généreux adversaire et par cela rendu “A César ce qui appartient à César,” ayez la bonté Mr. le Rédacteur d'avouer vos raisons pour avoir présenté votre main à des personnes que vous semblez prendre plaisir à désigner comme infâmes et méprisables.

Un Ami de Mr. Ogden et de mes Concitoyens.

Trois-Rivières, 19 Octobre, 1826.

Si l'auteur de cet écrit est lui-même libéral et généreux, tout ce que nous avons dit jusqu'à présent dans notre papier, ne peut s'appliquer à lui, vu que nous n'entendons taxer que ces gens qui se plaisent à manier pour ainsi dire la calomnie suivant l'usage qu'ils paraissent espérer pouvoir en retirer. Si au contraire il n'a pas ces vues qui distinguent l'homme sensé et intègre, il peut en toute sûreté trouver dans nos paragraphes, un miroir fidèle qui lui retrace tous ses traits. Nous croyons que la modération qui paraît distinguer l'auteur de cet écrit, nous garantit sa bonne foi.

Nous n'avons prétendu avilir que ceux qui par leur conduite publique ont mérité de l'être, mais non pas les personnes qui n'ont d'autres reproches à se faire, que de s'être laissées entraîner par des écarts de jugement; ainsi l'auteur de l'écrit, a liberté entière quant à l'application de nos remarques; d'autant plus qu'elles n'ont jamais eu pour objet de flétrir ceux qui étaient et par opinion et par devoir, tenus de ne rien omettre pour aider leur candidat.

Actuellement répondons à la question qui nous est proposée. Il est certain que Mr. Ogden, Mr. Dumoulin et plusieurs des chefs des deux partis, se sont donné la main. Quant aux paroles de Mr. Dumoulin, nous ne prenons pas sur nous de les nier ou de les admettre, nous avouons candidement que nous ne sommes pas parfaitement certains que ce soient les mêmes. Nous les admettrons néanmoins par forme d'argument et tel que la bonne foi exige.

Cela posé voici notre réponse:—

Le public doit se rappeler que la fermentation des esprits était extraordinaire, au moment de la clôture de l'Élection. L'on voudra bien aussi se rappeler que nous ne fûmes pas des derniers à faire disparaître l'appareil du Protêt, que nous conseillâmes et qu'il fut résolu par les chefs de notre parti, d'entrer (tel que nous l'avons rapporté dans notre N^o. 4. du 20 Septembre dernier) une objection générale dans le livre du Poll, avec un consentement des candidats, que cette objection eût par la suite, les mêmes effets qu'un Protêt par deux Notaires. Notre but était de ménager les esprits et d'éviter une émeute, et ce fut alors que de part et d'autre l'on se donna la main.—Mais puisque c'était le signe de paix, comme le dit l'ami de Mr. O. comment se fait-il donc que M. Ogden ait permis, que son parti ait encouragé l'insulte faite toute l'après-midi à notre parti par le sien? Nous parlons de cet étendard sur lequel on lisait cette sage et admirable inscription “Défaite de la Calomnie, de l'Intrigue et du Mensonge.” Était-il néant

de promener par toutes les rues de cette ville, une semblable décoration de triomphe! Était-ce là conserver l'amitié que l'ami de Mr. Ogden prétend avoir été renouvelée par son signe de paix? Convenait-il de suspendre cet étendard à la lucarne d'un auberge dans la rue la plus passante, et de l'exposer aux regards de tous ceux qui avaient opposé Mr. Ogden? N'était-ce pas renouveler l'insulte? Nous n'en dirons pas davantage. Nous supposons à l'ami de Mr. Ogden trop de libéralité, de bon sens et de bonne foi, pour ne pas être persuadés qu'il s'apercevra que nous n'avons pas été les agresseurs, que nous n'avons fait que repousser l'insulte, et qu'il nous a mis, par son début, des armes en main, contre lui-même et son parti.

Il est malheureux sans doute que les choses aient été portées aussi loin qu'elles l'ont été; mais nous devons à notre cause, nous devons à nos intérêts communs, la défense contre des attaques qui les nécessitent. Loin de conserver la moindre amitié contre qui que ce soit nous éprouvons des sentiments tout contraires. Mais en politique, nous ne dévierons jamais de la route que doivent se prescrire ceux qui ont à cœur la défense de leur parti et celle de leur caractère public.

Nous déclarons donc publiquement que nous désirons et que nous sommes résolus de ne plus parler de Mr. Ogden, et de ne nous plus occuper du sujet trop rebattu, à moins que la malice de quelques uns de nos ennemis, nous force à le faire, pour notre justification.

Nous conjurons nos abonnés de nous pardonner la manière exaltée pour ainsi dire, dont nous traitons quelques fois certains personnages de cette ville. Mais s'ils savaient combien nos ennemis se donnent pour flétrir notre caractère public, en essayant de miner sourdement notre réputation privée, nous osons croire qu'ils seraient étonnés que nous n'en disions pas davantage. Plusieurs d'entr'eux ne sachant comment donner sortie à la haine qui les anime et à la funeste habitude qui est chez-eux une seconde nature, de critiquer, de calomnier tout ce qui ne leur ressemble pas, se permettent les propos les plus injurieux, les plus dangereux, vu qu'ils sont déguisés et tenus par des gens trop lâches pour agir ouvertement; et cela dans la vue de prévenir les honnêtes gens contre le Rédacteur de l'Argus. Ainsi qu'il nous soit permis de nous écrier:—

Faut-il qu'il existe au monde des gens assez menteurs et assez fourbes, pour faire circuler dans le public, que si les deux Messieurs mentionnés après Messieurs Pato, Ficina, Toussette, dans l'écrit de “CHRAN LALLEMAN,” n'ont pas été nommés expressément, ce n'a été que par suite des menaces à nous faites par Messieurs De Niverville et Lafrenaye qu'on prétend être ceux à qui l'écrit fait allusion. Nous déclarons en conséquence que nous n'avons jamais eu la moindre intention de faire la plus légère remarque, sur le compte de ces Messieurs dont la droiture nous est parfaitement connue, et que jamais ces Messieurs ne nous ont fait la moindre menace, ce qui d'ailleurs ne nous aurait pas intimidés.

Nous n'avons jamais parlé contre les partisans de Mr. Ogden, qui ont été de bonne foi. Bien plus, nous ne les blâmons point, mais nous espérons que le temps leur fera voir qu'ils se sont trompés. Quant à ces bellâtres qui ont reçu en présence du public, des affronts trop bien mérités et trop bien connus, pour que nous nous donnions la peine de les mentionner au long, nous répétons ce que nous avons déjà dit devant une centaine de personnes, en d'autres paroles, “là où il n'y a point d'honneur, il n'y a point de vérité.”

Pour mieux confondre ces apôtres du mensonge, nous référons nos lecteurs au N^o. 6, où l'on verra que cette Communication qui vient de Montréal, était reçue dès lors. En outre ce même Allemand peut certifier que nous ne savions nullement quels étaient ces deux Messieurs et nous l'ignorons encore. Que l'on nous reproche nos vérités, si l'on veut, nous les avouons. Mais nous avertissons ces lâches suppôts de l'iniquité, que nous les démasquerons à chaque Numéro s'ils ne se désistent pas de leurs espérances de nous avilir vis-à-vis du public; qu'ils renoncent à leurs machinations abominables, et qu'ils ne s'imaginent pas que l'expiration de la Gazette, nous ôtera les moyens de nous justifier, car nous sommes résolus à placarder les auteurs des viles impostures qui pourront être publiées contre nous.

Messieurs les GODBLURBAUX, lecture faite de notre dernier, ont proclamé à hauts cris, leur dédain contre l'Argus qu'ils disent être un Scribbleur. Ce numéro offre un champ plus vaste à leur éloquence. Ils pourront aller encore déclamer dans les maisons fraîchement crépies, ce qui, l'on assure, rafraîchit les poumons. Sauf meilleur avis qu'ils suivent le présent:—

Nos lecteurs se rappelleront d'avoir vu dans un écrit signé PHILIPPE-ELIXON DE PAIX, inséré dans

notre avant dernier numéro, le mot **PORTREAU**. Eh bien qui le croirait, il se trouve dans cette ville nous ne dirons pas des gens qui, par leur état, ne sont pas censés connaître tous les synonymes, mais des hommes de rang, de profession, des hommes qui veulent, mais en vain, se donner pour instruits, qui ont à leur deshonneur, avancé que *poîtreau* est de la même fabrique qu'*Electrique*. L'on a cru sans doute que ce serait un digne compagnon de l'échappé d'une autre fabrique un peu usée, nous voulons dire **MATHÉRAUX**; mais l'on s'est trompé, et si Messieurs les **SAVANS** veulent regarder au II. VOL. du Dictionnaire de l'Académie, ils y verront que c'est un terme de mépris que s'attirent les versificateurs et les provinciaux ignorans comme eux.

Comme nous avons grandement à cœur de n'omettre aucune occasion de nous justifier, et de dissiper toutes les objections que l'on fait contre les matières que nous introduisons dans notre feuille, nous ne devons pas passer sous silence, les remarques qui ont été faites au sujet de l'insertion de l'écrit signé 'Ton Ami... dans notre N^o. 7. Nous avouons que nous avons eu tort et que nous sommes blamables jusqu'à un certain point, d'avoir admis ce triste morceau. Mais si nous l'avions refusé, nous aurions été exposés à la malice de nos ennemis qui sont si prompts à saisir toutes les occasions de nous attaquer, qu'ils n'auraient pas manqué de dire que nous n'insérons que les écrits de nos partisans; et nous assurons le public que le triste calibre de l'écrit de l'Ami... aurait été pour nous, une raison plus que suffisante pour le refuser, si nous n'avions pas voulu prouver que nous n'exercions aucune partialité, vis-à-vis de nos correspondans.

Le Commerce en Angleterre ne prend qu'avec difficulté une apparence flatteuse: le caractère de déclin qu'il a annoncé depuis quelque tems, est encore marqué. Cependant l'on se flatte que quelques mois ramèneront la tranquillité et le bonheur.

Une gazette de Londres, du 1^{er} septembre, contient une proclamation royale par laquelle le Parlement Impérial est convoqué, pour l'expédition d'affaires urgentes, pour le 14 novembre.

Nous sommes informés que deux officiers du génie ont eu ordre du quartier général de se rendre au haut de la rivière Chateauguay, afin d'y choisir un site propre à ériger des fortifications. L'attention que le gouvernement donne à la sûreté de ces Provinces est une preuve positive du cas qu'en fait la mère patrie.

Les tentatives et les efforts pour arrêter les voleurs dans le cours de leurs exploits ne sont pas sans succès. On les arrête de tous côtés, et quelques semaines nous l'espérons, nous offriront la détention de tous ces brigands.

Le habitans du District des Trois-Rivières font de grands progrès dans leurs labours; ils en feraient encore de plus rapides, dit-on, si les pluies pénétraient davantage.

(COMMUNICATION.)

Mr. l'EDITEUR,

AMATEUR de l'éducation, mais bien plus, de mes intérêts et ceux de mes compatriotes, j'ai lu avec plaisir, dans votre dernière feuille, ce que vous dites des avantages que retireront les Etudiens en Droit, de l'offre que leur a faite Mr. Plamondon de les guider dans l'étude des lois. Ce qui m'en plaît davantage, c'est ce que les lectures de ce Jurisconsulte ne seront pas des secrets; elles seront ouvertes à tous ceux que le désir de bien connaître la loi, portera à aller les entendre. La conséquence sera l'éclaircissement de tous les points épineux pour un jeune homme sans expérience, j'en conviens. Mais il me semble que vous vous trompez, lorsque vous dites que le Barreau en retirera de grands avantages. En effet tous ces jeunes gens qui n'ont jamais reçu une éducation élémentaire, qui ne savent des humanités et des sciences autre chose que les noms, qui n'ont jamais appris ce qui est indispensable à celui qui se destine à parcourir une carrière aussi vaste que celle du Barreau, comment profiteront-ils de ces leçons? Bien plus, les Avocats qui ont eu l'impru-

dence d'embrasser une telle profession, sans avoir puisé à la source, les principes d'éducation dont le défaut les fait toujours reconnaître, quels avantages retireront-ils des efforts de Mr. Plamondon? Ceci Mr. l'Editeur, fait sentir, selon moi, le ridicule dont se couvrent et ceux qui entrent chez les Avocats pour étudier la loi, sans avoir reçu une éducation préparatoire, et ceux qui après avoir eu l'inconséquence de le faire, portent la témérité au point de se faire recevoir. Lorsqu'on songe aux talens dont devrait briller un Avocat, aux connaissances en tous genres dont-il devrait s'ornier l'esprit, à la nécessité qu'il prenne tous les moyens imaginables de ne rien ignorer, il me paraît extravagant et même peu délicat, de se lancer dans une si belle carrière, sans être revêtu des armes sans lesquelles l'on n'est jamais et l'on ne peut jamais être qu'un *Chevalier de la triste figure!* Ce n'est pas là le pire de l'affaire, car il est juste que les ignorans paraissent comme tels; mais c'est le public, ce sont les gens illétrés qui, sans savoir si un Avocat a ce fonds d'instruction indispensable, lui confient leurs intérêts, lui remettent en mains des affaires de famille de la plus grande conséquence! Qu'en résulte-t-il? L'ignorance de l'Avocat je ne dirai pas seulement des sciences, mais aussi des langues mortes, tel que le latin pour bien approfondir le droit Romain, mais aussi de sa langue même et de la force des mots, mais aussi de la grammaire, lui fait commettre toutes sortes de bévues, et le client en souffre. Comme je ne me pique pas d'en savoir long, je me sens incapable de traiter plus profondément ce sujet; je serais bien aise d'avoir les idées de quelqu'un qui s'y entend mieux que moi; car je ne vois rien de plus à propos que d'instruire le public, sur une matière d'une aussi grande importance.

Dans l'espérance que quelque bonne plume nous offrira là dessus, quelque chose d'intéressant,

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR. &c.
UN PLAIDEUR.

Dessèchement du lac de Guatavia.

C'est un officier de la marine anglaise, le capitaine C. Cochrane, qui a dirigé les travaux immenses du dessèchement du lac de Guatavia, où on prétend que d'innombrables richesses ont été enfouies à l'époque où les Espagnols ont fait la conquête du nouveau monde. Ces travaux ont été terminés dans les premiers jours de mars. La nouvelle en est arrivée à Bogota où se trouvaient le capitaine Cochrane et les personnes intéressées dans cette entreprise. Ils sont partis sur-le-champ pour recevoir la part des trésors qui leur revient. Le gouvernement a expédié aussitôt de son côté un fort détachement pour entourrer le lac et empêcher qu'il ne s'y commette des vols. Déjà l'on a retrouvé sur ses bords, une émeraude d'une grosseur énorme, renfermée dans une grande figure d'or, et une assez grande quantité d'images d'or. On rapporte que la superstition faisait jeter de temps immémorial, les objets précieux dans ce lac. Les Indiens espéraient par les offrandes mériter la protection des divinités qui d'après leurs croyances habitaient ce lieu. Mais ce fut surtout au moment où les Espagnols conquièrent ces provinces, que les indigènes confièrent à ce lac des richesses qu'ils ne pouvaient plus soustraire à la rapacité de leurs vainqueurs. Un savant a fait des recherches sur la quantité de trésors enfouis dans ce lac; il en fixe la valeur à 28 milliards. Cette évaluation est sans doute fort exagérée.

LE TOMBEAU DE BONAPARTE.

(Journal d'un monsieur qui arrive des Indes.)

Notre relâche à Ste. Hélène aurait été pour moi un incident dépourvu d'intérêt, si ce n'eût été de l'occasion qu'il me donnait de voir la tombe de celui dont les armes dévastatrices avaient répandu la terreur sur toute la face de l'Europe. Ste. Hélène me parut être par elle-même une île effroyable, un rocher de désolation, l'emblème d'un lieu d'exil, une prison isolée, une scène plus que toute autre capable de briser le cœur de celui qui serait banni sur ses rivages abrupts et sauvages. Il m'en aurait coûté un monde de peines et de fatigues (qui si ce n'eût été de l'objet que j'avais en vue, auraient été mal payées) pour monter par les sentiers ordes, tortueux, serpentans, détournés, qui portent le voyageur à une certaine hauteur presque perpendiculairement. Dans ma route je passai près de la maison de campagne appelée **THE BARRIERS**, qui fut la première résidence de Napoléon à son arrivée dans l'île. C'est un lieu très agréable comparé avec les horreurs environnantes de l'endroit, et il doit beaucoup de son agrément à une chute d'eau qui invite à la méditation et à la rêverie. Mais la demeure des vivans n'était pas le but de mon expédition et à la fin, j'arrivai à la tombe.

Celui qui chercherait le grand et le sublime dans cette demeure des morts serait grandement frustré dans son attente: nul trophée, nul tort point de pique tombée; point de glaive, point de casque. Une simple table formée de trois pierres plates de Portland, prises pour cet effet du foyer de la cuisine dans la maison neuve de l'ex-empereur est la seule couverture de son tombeau, et sur cette couverture on ne voit pas une seule ligne ni descriptive ni commémorative, point de date, point de nom, comme s'il était parti sans laisser après lui, ni trace ni souvenir.

Autour de ce point retiré, le romantique et le pittoresque règnent à un haut degré. Il est situé dans une vallée verdoyante, plantée d'arbres touffus et de jolis arbustes. Cinq saules pleureurs abaissent leurs branches sur cette table blanche, et agités par le vent font passer alternativement l'ombre et la lumière sur ce monument nu, faisant, entendre en même tems une sorte de son lugubrement cadencé. Au côté gauche de la tombe, sont des pêches qui portent des fruits, et une source aussi claire que le cristal coule en dehors de la balustrade qui est autour de la tombe, et qui est elle-même entourée d'une bordure de geranium. Un sergent et un soldat sont placés ici comme gardiens pour empêcher que les visiteurs ne prennent des feuilles ou des rameaux des saules. Je m'étais proposé d'écrire une ligne en manière d'épithaphe sur la pierre, avec mon crayon, mais la chose ne fut pas possible; on s'opposa à mon entreprise, et j'eus beaucoup de peine à obtenir un petit morceau d'un des arbres; mais on me permit volontiers de cueillir quelques pêches et quelques fleurs de geranium, dont la teinte me rappelait le ruban de la Légion d'honneur instituée par le défunt, et élevée par le sang de tant de champs de bataille. Je me préparais à partir, lors qu'un incident de quelque intérêt arrêta pour quelque tems mes pas. Une jeune et jolie dame française s'approcha et se pencha dans une attitude pensive sur la balustrade dont je viens de parler, les yeux en pleurs et fixés sur la tombe. Elle était accompagnée de plusieurs Français et Françaises qui étaient débarqués d'un vaisseau dans la baie, pour venir voir ce mémorable sépulchre. Ses compagnons après avoir jeté un regard ou deux, l'invitèrent à quitter ce lieu auquel elle semblait être comme involontairement attachée. Le seul homme qu'il y eût dans la troupe montra cette indifférence qui caractérise ceux de sa nation. Il haussa les épaules, et en les abaissant, il laissa échapper quelques paroles sur la brièveté et l'incertitude de la gloire humaine. Puis, parlant de l'île, il dit: "Ma foi c'est un endroit exécration." La jeune dame garda le silence pendant tout le tems, et au bout de quelques minutes, je la perdis de vue. Je regagnai mon vaisseau, et je fis voile pour l'Angleterre; mais la roche nue, la tombe solitaire, et la fille en pleurs me sont restés empreints dans la mémoire.

AVIS.

LE **SOUSSIGNE** prie les Citoyens des Trois-Rivières et des environs de recevoir ses sincères remerciemens pour l'encouragement libéral qu'ils lui ont accordés depuis plusieurs années, et il les informe qu'il a commencé à **BRASSER** depuis quelque tems et qu'il peut leur fournir de la **BIERRE** de la meilleure qualité, quant au goût et à la force, à ses prix ordinaires, pour **Argent Comptant.**

W. H. HARDIE.

Brasseur.

TROIS RIVIERES, 25 Oct. 1826. 36.

VARIÉTÉS.

POESIE:

LE CHIEN ET LE CHAT.

FABLE.

Pataud jouait avec Raton,
 Mais sans gronder, sans mordre, en camarade, en frère.
 Les chiens sont bonnes gens; mais les chats nous dit-on,
 Sont justement tout le contraire,
 Raton, bien qu'il juât toujours
 Avait fait patte de velours,
 Raton, et ce n'est point une histoire apocryphe,
 Dans la peau d'un ami, comme fait maint plaisant,
 Enfonçait, tout en s'amusant,
 Tantôt la dent, tantôt la griffe.
 Pareil jeu doit cesser bientôt,
 — Hé quoi! Pataud, tu fais la mine
 Ne sais tu pas qu'il est d'un sot
 De se fâcher quand on badine?
 Ne suis-je pas ton bon ami?
 — Prends le nom qui convient à ton humeur maligne,
 Raton; ne sois rien à demi:
 J'aime mieux un franc ennemi
 Qu'un bon ami qui m'égatigne.

ARNAULT.

LE DISTRAIT. — *Ménalque* descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme: il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit; et venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié; il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons; et que sa chemise est par-dessus ses chausses.

Une autre fois il rend visite à une dame, et, se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner: il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues; il attend à tous momens qu'elle se lève et le laisse en liberté; mais, comme cela tire en longueur, qu'il a faim et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper: elle rit, et si haut, qu'elle le réveille.

C'est lui encore qui entre dans une église, et prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pilier, et sa tasse pour le bénitier, y plonge la main, la porte à son front, lorsqu'il entend tout d'un coup le pilier qui parle et qui lui offre des oraisons. Il s'avance dans la nef, il croit voir un prie-Dieu, il se jette lourdement dessus; la machine plie, s'enfoncé, et fait des efforts pour crier. *Ménalque* est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passés sur ses épaules, et ses deux mains jointes et étendues qui lui prennent le nez et lui ferment la bouche: il se retire confus, et va s'agenouiller ailleurs. Il tire un livre pour faire sa prière, et c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses heures et qu'il a mise dans sa poche avant de sortir. Il n'est pas hors de l'église, qu'un homme de livrée court après lui, le joint, lui demande en riant s'il n'a point la pantoufle de monseigneur. *Ménalque* lui montre la sienne, et lui dit: *Voilà toutes les pantoufles que j'ai sur moi.* Il se fouille néanmoins, et tire celle de l'évêque de **, qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprès de son feu, et dont, avant de prendre congé de lui, il a ramassé la pantoufle comme l'un de ses gants qui était à terre; ainsi *Ménalque* s'en retourne chez soi avec une pantoufle de moins.

Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui était dans sa bourse, et voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire; il prend sa cassette, en tire ce qu'il lui plaît; croit la mettre où il

l'a prise: il entend aboyer dans son armoire qu'il vient de fermer; étonné de ce prodige, il l'ouvre une seconde fois, et il éclate de rire d'y voir son chien qu'il a serré pour sa cassette. Il joue au trictrac; il demande à boire, on lui en apporte; c'est à lui à jouer, il tient le cornet d'une main et un verre de l'autre; comme il a une grande soif, il avale les dés et presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, et inonde celui contre qui il joue.

Lui-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, et jette toujours la poudre dans l'encrier: ce n'est pas tout, il écrit une seconde lettre, et après les avoir achevées toutes deux, il se trompe à l'adresse; un duc et pair reçoit l'une de ces deux lettres, et en l'ouvrant il y lit ces mots: *Maitre Olivier, ne manquez pas, sitôt la présente reçue, de m'envoyer ma provision de foin. . . .* Son premier reçoit l'autre, il l'ouvre et se la fait lire; on y trouve: *Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à votre grandeur. . . .*

Il se trouve par hasard avec une jeune veuve, il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort. Cette femme, à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglote, et ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fièvre, qu'il se portait bien, jusqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande *Ménalque*, qui l'avait apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là?*

Il revient une fois de la campagne, ses laquais en livrée entreprennent de le voler, et réussissent; ils descendent de son carrosse, ils lui portent un bout de flambeau sous la gorge, lui demandent la bourse, et il la rend; arrivé chez soi, à pied, il raconte son aventure à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, et il leur dit: *Demandez à mes gens, ils y étaient, &c. &c. &c.*

Des parfaits Badauds.

D'où vient le sobriquet de badaud qu'on applique aux Parisiens? Est-ce pour avoir battu le dos des Normands? Est-ce à raison de l'ancienne porte badaude ou du caractère du Parisien, qui s'amuse de tout? Quelle que soit l'étymologie, on veut dire que le Parisien qui ne quitte pas ses foyers, n'a vu le monde que par un trou; qu'il s'extasie sur tout ce qui est étranger, et que son admiration porte je ne sais quoi de naïf et de ridicule.

Pour se moquer à la fois de l'ignorance et de l'indolence de certains Parisiens qui n'ont jamais sorti de chez eux que pour aller en nourrice et pour en revenir, qui n'osent se hasarder à quitter les vues coutumières du Pont-Neuf et de la Samaritaine, et qui prennent pour des endroits fort éloignés les pays les plus voisins, un Auteur a fait, il y a vingt ans, une petite brochure intitulée: *Le voyage de Paris à Saint-Cloud par mer, et le retour de Saint-Cloud à Paris par terre.* J'en donnerai ici un petit extrait.

Le Parisien qui entreprend ce long voyage, prend toute sa garde-robe, se munit de provisions, fait ses adieux à ses amis et parents. Après avoir déposé spécialement à son Ange gardien, il prend la galiote; c'est pour lui un vaisseau de haut bord. Etourdi de la rapidité du bateau, il s'informe s'il ne rencontrera pas bientôt la compagnie des Indes. Il estime que les échelles des blanchisseuses de Chaillot sont les échelles du Levant; il se regarde comme éloigné de sa patrie, songe à la rue Troussevache, et verse des larmes.

Là, contemplant les vastes mers, il s'étonne que la morue soit si chère à Paris. Il cherche des yeux le Cap de Bonne-Espérance; et quand il aperçoit la fumée ondoyante et rouge de la verrerie de Séve, il s'écrie, voilà le mont Vérove, dont on m'a parlé. Arrivé à Saint-Cloud, il entend la messe en actions

de grâces, écrit à sa chère mère toutes ses craintes et ses désastres; notamment que, s'étant assis sur un amas de cordages nouvellement goudronnés, sa belle culotte de velours s'y est comme incorporée, et qu'il n'a pu se lever qu'après en avoir abandonné des fragments considérables. Il conçoit à St. Cloud l'idée sublime de l'étendue de la terre, et il entrevoit que la nature vivante et animée peut s'étendre au-delà des barrières de Paris.

Le retour par terre est sur le même ton. Le Parisien stupéfait et ravi, apprend que le hareng et la morue ne se pechent point dans la rivière de Seine. Il croyait que le bois de Boulogne étoit l'ancienne forêt où habitoient les Druides; il est dé trompé. Il avoit pris le mont Valérien pour le véritable Calvaire, où Jésus-Christ avoit répandu son sang précieux; On le désabuse; il juge sagement qu'il est encore parmi des Catholiques, puisqu'il aperçoit des clochers, et que sa foi n'est conséquemment pas en danger. Il voit passer un cerf et un faon, et voilà le premier pas qu'il fait dans l'histoire naturelle. On lui annonce Madrid. La capitale d'Espagne, répond-il vivement? On lui dit que ce n'est pas là le château où François Ier. fut prisonnier. Il s'étonne du rapport, et cette singularité exerce toute son intelligence.

Il est toujours bon patriote, et ne renie point son pays; car il annonce à tous ceux qu'il rencontre, qu'il est né natif de Paris; que sa mère vend des étoffes de soie à la Barbe d'or, et qu'il a pour cousin un Notaire.

Il rentre dans sa famille; on le reçoit avec des acclamations. Ses tantes, qui, depuis vingt ans, n'ont été aux Tuileries, admirent son courage, et le regardent comme le plus hardi et le plus intrépide voyageur.

Tel est ce badinage, qui, dans son temps, eut du succès, parce qu'il peint d'après nature l'imbécillité native d'un véritable Parisien.

Ajoutons que, quand il revient dans ses foyers, il lui manque encore une grande connoissance; car on ne peut pas tout apprendre: il ne sait pas démêler dans un champ l'orge d'avec l'avoine, et le lin d'avec le millet.

J'ai vu d'honnêtes bourgeois, d'ailleurs instruits des pièces de Théâtre et bons Raciniens, qui d'après les estampes et les statues, croyaient fermement à l'existence des syènes, des sphynx, des licornes et du phénix. Ils me disaient, nous avons vu dans un cabinet des cornes de licornes. Il a fallu leur apprendre que c'étoit la dépouille d'un poisson de mer; et c'est ainsi qu'il faut aux Parisiens, non leur donner de l'esprit, mais leur désenseigner la sottise, comme dit Montaigne.

Ce benêt qu'on fit lever de grand matin pour voir passer l'équinoxe porté sur un nuage, c'étoit un Parisien.

TABLEAU DE PARIS, PAR MERCIER.

AVIS.

LE Soussigné ayant été dûment élu Curateur à l'absence de Monsr. Léandre Lemaitre Augé, ci-devant marchand de cette ville, prie tous ceux qui doivent au dit absent, de lui payer immédiatement le montant de leurs comptes, faute de quoi ils seront remis entre les mains d'un avocat pour en poursuivre le recouvrement; et ceux à qui il peut être dû sont priés de vouloir bien lui adresser leurs comptes à son domicile en cette ville, ou au bureau des Messrs. LANGEVIN & Co. à Québec. PIERRE DESFOSSÉS, Curateur. Trois-Rivières, 16 Sept. 1826.

ADVERTISEMENT.

THE subscriber having been duly elected Curator in the absence of Mr. Léandre Lemaitre Augé, heretofore merchant of this town, requests all those who are indebted to the said absentee, to pay immediately the amount of their respective accounts, in default of which they will be placed in the hands of an Attorney for recovery; and those to whom the said absentee may be indebted are requested to send in their accounts at his residence, or the Office of Messrs. LANGEVIN & Co. at Québec. PIERRE DESFOSSÉS, Curator. Three Rivers, 16th Sept. 1826.

LE Soussigné prend la liberté de prévenir les Dames et Messieurs des Trois Rivières et des environs qu'il continue à exécuter la RELIURE, dans toutes ses branches, et d'après de nouveaux principes; c'est pourquoi il prie les personnes qui auraient des Brochures, Pamphlets, ou Journaux, &c. à faire relier, ou de vieux livres à faire réparer, de vouloir bien les envoyer à cette Imprimerie, où ils seront reliés et arrangés avec solidité et élégance. LUDGER DUVERNAY, Trois-Rivières, 30 Août, 1826.